

# La fabrique politique de la science dans la bande dessinée, au miroir de *Fritz Haber* de David Vandermeulen

Pascal Robert,  
Professeur, Enssib, laboratoire Elico, France

David Vandermeulen, avec Fritz Haber<sup>1</sup>, a proposé une approche singulièrement originale de la première guerre mondiale dans le domaine de la bande dessinée<sup>2</sup>. Originale, car son travail néglige quelque peu l'aventure pour se focaliser sur un homme, du moins dans un premier temps. Car le projet s'est ouvert, en se développant, sur une biographie entrecroisée (certes toujours liée de manière privilégiée à la vie de Fritz Haber, qui sert de fil rouge) de trois savants juifs et d'un industriel-philosophe (juif également) au moment de la première guerre mondiale. L'auteur met ainsi en scène moins le lieu des combats en tant que tel que celui qui se joue à fleuret moucheté entre hommes de pouvoir, militaires, industriels et savants. Il nous montre que la guerre possède au moins deux arènes (auxquelles il faut ajouter celle de l'arrière) : celle du front, dont il est peu fait état ici et celle des hautes sphères, celles de la décision où interfèrent les logiques politiques, stratégiques, industrielles et scientifiques. Autrement dit, ce livre est aussi un livre sur la science ou plutôt sur la manière dont elle devient à la fois un levier et un enjeu dans la construction d'une identité politique.

## 1. Dépeindre l'époque : le dispositif bédéique

Si la science est l'un des objets du travail de David Vandermeulen, il ne la dépeint pas directement pour autant : question de méthode, il ne la touche qu'indirectement, comme s'il tournait autour afin de mieux la faire apparaître dans toute sa complexité. Autrement dit, la science, donnée dans les attributs qui sont en train de devenir les siens (l'université, le laboratoire surtout, les instituts, la blouse blanche etc.) n'apparaît visuellement qu'au deuxième plan dans ce travail. Ce que montre d'abord David Vandermeulen ce sont les conditions socio-politico-économiques de la science et ses conséquences socio-politico-économiques (la guerre notamment, dont la science devient elle-même une condition fondamentale dans le cadre de son industrialisation). Des conditions qui renvoient à des mondes qui relèvent au plus bas de la classe moyenne (celle d'où vient Haber) et au plus haut des sphères de la décision économique (industrie, finance etc.), politique et stratégique, intellectuelle.

Ce sont ces mondes que le style de David Vandermeulen vise à restituer, c'est-à-dire l'atmosphère qui s'en dégage, par la mise en place d'un dispositif singulier caractérisé par :

- l'usage des cartons, qui rappellent inévitablement les films muets,
- les paroles qui ne s'inscrivent pas dans des bulles,

---

<sup>1</sup> Vandermeulen, David (2005-2014), *Fritz Haber*, 4 volumes, Delcourt, Paris.

<sup>2</sup> Sur le travail de D. Vandermeulen, on peut lire : Roland, Hubert (2010), « écriture et narration de l'histoire dans le projet F. Haber de D. Vandermeulen », *Textyles*, n°36-37, *La bande dessinée contemporaine*.

- des extraits de textes, parfois longs, de philosophes, écrivains ou politiques, en exergues aux chapitres,
- comme les teintes sépia qui, à l'instar des photos anciennes, donnent littéralement à voir le passé, l'incarnent de manière indicielle.

Ces quatre outils ont pour objectif global de traduire une *époque*, celle du tournant du siècle, de la fin des années 1880 à la première guerre mondiale : une époque liée, sur le plan de l'image, à une technologie, celle de l'image photo et cinématographique muette (entre industrie et art), celle d'une activité intellectuelle bouillonnante où les interrogations sur l'homme et sur la politique (ou les relations entre les deux bien évidemment) tiennent toute leur place, celle d'un monde qui allait basculer dans ce XX<sup>e</sup>s plein du bruit de la fureur de l'industrie, de la techno-science, de la guerre et des radicalités politiques.

Comme le cinéma incarne les personnages par des acteurs, souvent connus, ici, David Vandermeulen met en scène des hommes dont les visages ne nous sont pas connus, à travers des visages d'acteurs connus, Gad el Maleh (Fritz Haber jeune) ou John Malkovich (Walter Rathenau), ou Ben Kingsley (Haim Weizman), mais floutés par son lavis à la javel qui fait fondre les images, comme s'il s'agissait moins de les reconnaître dans une sorte de vérité historique bien improbable, que de les rendre vivant, de les animer.

## 2. Dépeindre les arènes de la science

De manière plus locale, ce que David Vandermeulen met en scène dans les différents mondes qu'il montre, ce sont d'abord les hommes et les lieux de la décision. La guerre, ce sont d'abord des bureaux d'état-major, avec un Ludendorff ou quelques officiers de haut rang, ce sont ensuite des industriels et des banquiers, puis des hommes politiques et des savants...et enfin des tranchées, comme lieu d'expérimentation. Nous nous focaliserons sur quatre lieux symptomatiques (choisis parmi d'autres au fil des quatre volumes), où des confrontations verbales plus ou moins tendues se déroulent pour analyser de manière précise comment se nouent les rapports entre décors, corps, cartons et dialogues hors les bulles.

Ici, décors et corps prennent le dessus, ce qui permet, sur le plan théorique, de mettre en évidence leur poids dans la narration en bande dessinée :

- le bateau où conversent assez librement Fritz Haber (le scientifique ambitieux) et Walter Rathenau (le puissant héritier de la BASF), arène fermée où les deux hommes oscillent entre une presque amitié et un net refroidissement ;
- l'université de Leipzig où l'on décide que Fritz Haber, manifestement brillant, mais dont on découvre qu'il est juif, deviendra l'un des enseignants ou non : arène de l'institution universitaire comme condition même de la possibilité ou non de faire de la science, où décor lourd et homme barbus traduisent le poids des conventions sociales avant toute chose ;
- le pont de Lucerne, chargé d'Histoire et d'histoires, où un grand industriel, frotté de science, juif et nationaliste allemand rencontre un homme politique allemand de très haut rang, rangé des affaires : conversation subtile, cultivée, à propos du

monde ; le pont n'est pas choisi par hasard, arène qui fait le lien entre hier et aujourd'hui, entre le symbolique et le politique, en cette Suisse neutre... ;

- le laboratoire, enfin, où des choses concrètes se passent, sorte de terrain pratique de la science, en parallèle des tranchées où les résultats de cette science sont testés, deux arènes qui montrent la science en train de se faire, entre celles où l'on paye de sa personne (en heures de travail, en accident etc.) et celles où l'on meurt intoxiqué, massivement, dans d'horribles souffrances.

### 3. Interprétations

Nous voudrions proposer deux interprétations de ce travail : l'une interne, sur le « ce dont il est question dans cette bande dessinée » et l'autre externe, sur la signification intellectuelle du geste qu'effectue David Vandermeulen lorsqu'il crée son Fritz Haber.

#### 3.1. Identités, science, mythe et politique

Il y a aussi dans cet ouvrage une présence massive du mythe, celui de Siegfried, en écho, au cinéma de Fritz Lang, dans un registre visuel qui évoque plutôt celui de la citation ; mythe qui habite l'identité politique profonde de l'Allemagne de cette fin du XIX<sup>e</sup>s (pensons à Wagner) et qui, quelque part, ne manque pas de s'opposer à la science. Face à cette identité allemande littéralement incarnée par le mythe, celle, indécise ou plutôt en construction de quatre hommes, juifs, qui voient leur trajectoires bifurquer en ces temps difficiles, entre ambitions individuelles et positions identitaires, entre adhésion ou rejet des nationalismes. Ils ne pourront que créer leur propre mythe (sioniste ou internationaliste) ou rester en définitive, et malgré leurs efforts, extérieurs au mythe allemand (car Haber se sentira quelque peu décalé lors de la projection du film de Lang).

#### 3.2. Bande dessinée et infra-politique

Cette bande dessinée nous dit aussi que la bande dessinée est capable de tenir un discours complexe sur la science, qui est aussi un discours décomplexé, voire critique. Où la bande dessinée assume, à sa manière, une vision politique de la science ou plutôt infra-politique puisqu'elle ne vise pas/plus à se mettre au service d'une vulgarisation scientifique dont elle serait un outil supposé efficace<sup>3</sup> mais propose une vision qui, de facto, réarticule la fabrique de la science avec les intérêts économiques, militaires et politiques. Il ne s'agit pas de comprendre la connaissance produite par l'activité scientifique, mais de comprendre les modalités socio-politiques de la fabrique de la science – à l'instar de la création du Karl-Wilhelm Institut par exemple ; ce qui équivaut (de fait, que ce soit ou non le projet de l'auteur) à une vulgarisation de l'attitude intellectuelle de la sociologie de la science, déplacement considérable. Cette réarticulation ne passe pas par un discours qui serait celui de la dénonciation (comme celui de J. Tardi), mais par ce qu'elle donne à voir : en l'occurrence les jeux complexes que trament certains hommes de science et qui, de fait, les plongent dans la composition –sinon la compromission- avec les intérêts du plus pur nationalisme (allemand

---

<sup>3</sup> Un déplacement déjà opéré, à sa manière, par Marion Montaigne, mais sur la base de l'humour ?

ou sioniste)...à moins qu'ils ne le rejettent, quitte à se marginaliser, au moins momentanément (perte relative de pouvoir d'Einstein à l'époque, qui refuse de s'inscrire dans ces jeux), ce qui est encore jouer un rôle infra-politique. Une telle bande dessinée montre également comment la science en ce début de siècle, par le biais de l'industrialisation de ses procédés, en vient à bouleverser la guerre : la guerre n'est plus possible sans elle, elle devient ainsi une ressource essentielle pour inventer de nouvelles armes (les gaz) et plus globalement nourrir l'industrie de l'armement. Où la BD entérine à son tour la fin de l'innocence de la science en l'affaire.

La bande dessinée signe ici sa maturité à porter des récits de guerre complexes qui ne se contentent pas de mettre en scène l'action<sup>4</sup>, l'aventure physique, mais également l'aventure intellectuelle, sociale et politique. Ce qui requiert de mettre en scène d'autres arènes que celle du théâtre de guerre ou plutôt de l'ouvrir bien au-delà des lieux où l'on donne la mort, afin de pénétrer dans ceux qui, en amont, en organisent les modalités et la décision. Autrement dit, la science dont il est question est une science profondément politique (au sens large). C'est bien pourquoi elle renvoie inévitablement à l'identité de ces hommes, à ce qu'ils veulent être, ce à quoi ils aspirent : car la science et sa pratique (même théorique) ne peut être coupée de leur capacité à se définir socio-politiquement, singulièrement parce qu'ils sont juifs en ce début du XX<sup>e</sup>s. Ils ne connaissent bien évidemment pas l'avenir, ni les uns ni les autres, et l'histoire qui est contée ne tombe pas dans le piège d'un fonctionnement qui supposerait que l'on en connaîtrait déjà la fin. Tout au contraire, elle place les personnages dans le bon sens, tournés vers un avenir qu'ils vont participer à écrire, parfois avec une ironie de l'histoire pour le moins cinglante, surtout pour Fritz Haber.

---

<sup>4</sup> A la différence de séries classiques telles que *Buck Danny* ou *Tanguy et Laverdure*.